

rarement aux jeux de ses camarades, parce que ceux-ci s'amusaient à le tourmenter de toutes manières; ils en faisaient leur jouet, l'accablaient de grossières et sottes plaisanteries. Ces enfants, cependant, n'étaient pas méchants; mais personne n'avait eu soin de leur faire comprendre que le malheur et les infirmités ont droit à nos égards et à notre compassion.

Jacques aimait donc mieux rester tout seul dans sa chambre, que d'aller avec ceux qui le tourmentaient. Comme sa faible constitution ne lui permettait pas de suivre ses parents dans les bois, où ils travaillaient chaque jour à une grande distance de chez eux, Jacques vivait presque constamment seul. Durant ses longues heures d'abandon, sa plus grande distraction était de regarder les oiseaux qui voltigeaient d'un toit à l'autre, ou les beaux nages blancs qui couraient sous le ciel bleu.

Un matin, plus triste encore que de coutume, Jacques était assis à l'entrée de sa cabane et fixait mélancoliquement ses regards sur la terre, lorsqu'un suave parfum vint le tirer de sa rêverie, en lui apportant un bien-être indicible. Il chercha aussitôt d'où pouvait venir cette senteur, et il découvrit, dans une des fissures de la chambre, une giroflée de murailles aux jolis fleurons d'un beau jaune, veines de pourpre. A la vue de cette simple fleur, Jacques se sentit tout joyeux; il s'approcha d'elle pour la contempler et respirer de plus près son parfum; puis, guidé par l'instinct du cœur, il se prit à la débarrasser des mauvaises herbes qui l'étouffaient, et il courut chercher de l'eau pour l'arroser.

A dater de ce jour, le petit abandonné eut une occupation agréable et intéressante; de ce jour aussi, il fut moins malheureux, et sa figure, naguère si triste, prit une expression de joie intelligente que personne ne lui avait vue jusqu'alors. En même temps, grâce aux soins assidus de son ami, la giroflée grandissait à vue d'œil. L'enfant passait une partie de ses journées à la contempler et à écarter d'elle tout ce qui pouvait lui nuire. Si une araignée tendait sa toile entre ses branches délicates, Jacques la chassait bien vite. Si quelques chenilles venaient à dévorer ses feuilles, Jacques était encore là pour détruire ces bêtes maléfiques. Mais si de beaux papillons couleur de feu, ou de laborieuses abeilles au corsage velouté, ou bien encore de brillantes mouches aux ailes d'or, venaient se poser sur sa giroflée, Jacques, qui avait remarqué que ces jolis insectes ne lui causaient aucun dommage, se gardait bien de leur faire du mal et de les cloigner, car leur vol capricieux et leurs vives couleurs étaient encore pour lui un sujet de distraction et de remarques intéressantes.

Les longues journées de solitude du petit muet se trouvaient abrégées et charmées par son amie; il était si joyeux de voir sa jolie fleur grandir et multiplier ses fleurons comme pour le remercier, qu'il ne connaissait plus l'ennui, et que son regard, jadis abattu, prenaient de plus en plus une expression de gaieté qui rejoignait le cœur de ses parents. Ses joues, toujours d'une pâleur maladive jusque-là, se teintèrent d'une nuance rosée, signe d'une meilleure santé; son chétif corps prenait de la force... si bien que sa mère pleurait de joie en l'embrassant et disait à son mari:

«Voilà qu'il grandit, notre petit! Il pourra bientôt venir avec nous au bois, et je ne serai pas tout un grand jour sans l'embrasser!»

Et en effet, le petit Jacques suivit ses parents dans la forêt, et commença à les aider selon ses forces.

Le bûcheron voyant la transformation qui s'était opérée chez son fils, devenu un enfant presque robuste, lui proposa de l'emmener avec lui un matin qu'il allait à la ville voisine conduire une charrette de fagots chez un médecin très-renommé. Jacques accepta bien vite, et vous jugez s'il ouvrit de grands yeux en apercevant toutes les belles choses qui frappaient pour la première fois ses regards! Il se croyait dans un pays enchanté; jamais il n'avait été si heureux.

Par un hasard providentiel, le médecin se trouvait chez lui lorsque le bûcheron y arriva. Il fit monter Jacques et son père dans son cabinet pour leur payer le prix de leurs fagots, et il adressa au petit garçon quelques paroles de bonté:

«Hélas! monsieur, lui dit le bûcheron, le petit ne peut ni vous entendre ni vous répondre: il est sourd muet... Mais, j'y songe, continua le bonhomme en tournant et retournant son chapeau dans ses mains d'un air embarrassé, vous devez connaître un remède pour guérir l'enfant?... Vous qui êtes un savant, mon bon monsieur, vous pourrez bien lui rendre la parole, puisqu'une giroflée lui a donné la gaieté et les couleurs que vous lui voyez.

— Comment, une giroflée? répéta le docteur avec étonnement.

— Eh bien! oui, monsieur; je n'y comprends rien; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis le jour où Jacques s'est mis dans la tête de soigner une giroflée qui a poussé par hasard dans une fente de notre chétive chaumière, il est tout guilleret, et il a grandi et se fortifié à vue d'œil. C'est à croire que sa petite fleur l'a ensorcelé... pour le bien, j'entends.»

Pendant ce discours, le médecin avait attentivement examiné le

petit Jacques, et, comme si une idée subite eût éclairé son esprit, il l'emmena dans le jardin et le conduisit devant une belle touffe de giroflées jaunes... Alors, la figure du petit s'illumina d'une joie soudaine; ses yeux brillèrent d'intelligence et de bonheur, et, par mille signes, il essaya de faire comprendre au médecin qu'il possédait une fleur semblable et qu'il l'aimait de tout son cœur.

Le docteur était un de ces hommes dont toute la vie est une longue suite de bienfaits. Vivement intéressé par la pantomime expressive de Jacques, il proposa au bûcheron de faire entrer son fils dans un établissement de sourds-muets dont le directeur était son ami. Il lui dit que la Jacques apprendrait à lire, à écrire, à compter, et qu'on lui enseignerait l'état qu'il préférerait. Le bûcheron crut d'abord que le médecin voulait se moquer de lui; mais, se rappelant ce qu'avait fait une simple fleur, il pensa que tout était possible par la volonté de Dieu, et il accepta l'offre du docteur.

Quant à Jacques, il ne consentit à quitter sa chambre qu'à la condition d'emporter avec lui sa chère giroflée, qu'il soigna toujours avec la même sollicitude, malgré ses occupations nouvelles. Dès qu'il serait de l'étude, il courrait auprès de sa fleur chérie; il bécotait la terre autour d'elle, l'arrosait, la débarrassait des insectes nuisibles, la contemplait avec amour, comme au temps de sa solitude. C'est qu'il était reconnaissant, le petit Jacques, et il comprenait qu'à sa giroflée il devait sa nouvelle existence.

Bientôt Jacques fut en état de converser avec le directeur de l'établissement, à l'aide de la langue si expressive des sourds-muets, c'est-à-dire par des signes. Alors il lui raconta ce qu'il devait à sa giroflée... et il finit par avouer qu'il l'aimait mieux que personne au monde, après ses parents et le bon médecin son bienfaiteur.

Le directeur, touché des sentiments que Jacques exprimait avec une naïve émotion, s'intéressa particulièrement à lui, et, en peu d'années, le jeune élève devint le plus instruit parmi ses condisciples. Il s'appliqua surtout avec ardeur à l'étude de la botanique. S'occupant des plantes, c'était pour ainsi dire s'occuper sans cesse de sa bien-faisante amie.

Plus tard, il apprit le dessin, puis la peinture; il fit dans cet art des progrès rapides, mais il ne voulut jamais peindre que des fleurs.

Jacques fut employé par un savant botaniste pour dessiner et peindre une riche collection de plantes rares. Il fit ce travail d'une façon si remarquable, que dès lors sa réputation commença. Il redoubla d'ardeur et devint, au bout de peu d'années, un des artistes les plus célèbres de la capitale. A chaque exposition, la foule s'arrêtait devant les tableaux du sourd-muet, où toujours une modeste giroflée s'abritait sous les plus riches fleurs.

Tous ceux qui ont visité l'atelier de l'artiste sourd-muet ont pu voir, appendu à la place d'honneur, un riche cadre contenant une branche de giroflée desséchée, au bas de laquelle une main reconnaissante avait tracé ces mots: *Je ne suis rien que par elle.*

Vous le voyez, mes chers enfants, une simple petite fleurlette a changé, par sa douce influence, la destinée d'un enfant voué au malheur. O vous qui êtes les douces fleurs de la maison paternelle, faites donc à vos parents, par vos tendres caresses et votre application au travail, une vie toute de bonheur! Et puis, qui sait si, en le priant bien, Dieu n'accordera pas à chacun de vous la grâce de devenir la Picciola de quelque infortuné dont vos bienfaits sécheront les larmes?

MME GAILL.

AGRICULTURE.

La récolte des foin.

Cette récolte a été considérablement endommagée, particulièrement dans le district de Montréal, par les pluies presque continuelles du mois de juillet. On nomme des cultivateurs qui ont vu pourrir sur leur champ, dix, quinze et vingt-cinq mille bottes du précieux fourrage. La faible quantité qu'on a réchappée n'a pu être serrée dans l'état voulu. Pour une fois, Québec a bénéficié du retard de la saison. Nous voilà entrés dans une veine de beau temps et pour peu qu'elle dure, les foin de cette partie du pays pourront être récoltés en toute valeur.

Le *Journal d'agriculture pratique*, du mois de juin, publié à Paris, se plaint également des contrariétés causées par le mauvais temps dans la récolte des foin. Il montre le mal qu'a subi la France, mais à côté, il indique le remède qui nous paraît être à la portée de chacun, et que l'on peut appliquer aussi efficacement en Canada qu'ailleurs.